

[IM]MATÉRIALITÉS DE LA MORT

Sous la direction de Valérie Robin Azevedo

Paris, CNRS Éditions, 2020, coll. « Les essentiels d'Hermès », 250 p.

Hans-Jürgen Greif

Université Laval

Les treize auteurs de ce collectif se penchent sur la question de la mort à l'ère informatique. D'emblée de jeu, dans sa présentation du volume, Valérie Robin Azevedo propose dans cet ouvrage une perspective à la fois pluridisciplinaire et comparatiste, basée sur trois sujets principaux : la « gestion », la présence et la circulation des morts. Elle rappelle qu'aucune culture n'accepte la mort, même si toutes cherchent à « dompter son indicible altérité »¹. D'une part, l'omniprésence de la mort aux nouvelles télévisées a habitué les spectateurs depuis la guerre du Vietnam à la violence de tout conflit armé, créant une « télé-intimité avec la mort et la destruction ». D'autre part, les images d'actes terroristes commis par Daech et les exécutions sommaires d'hommes politiques (Che Guevara, Saddam Hussein, Mouammar Khadafi) ont réussi à créer pendant un court laps de temps de l'indignation auprès du public, rapidement résorbée devant d'autres assassinats, spectaculaires.

Dans sa contribution « Reconfigurations contemporaines du rapport à la mort et aux défunts », Gaëlle Clavendier soutient que « le mourir » a pris le pas sur « la mort », mouvement social qui s'était déjà imposé lors de l'épidémie du sida, dans les années 1980. À la suite des revendications des militants de la cause homosexuelle,

¹ Voir Jean-Hugues Déchaux, « Mourir à l'aube du XXI^e siècle », *Gérontologie et société*, vol. 25, n° 102, 2002, p. 253-268.

des voix, de plus en plus nombreuses, se sont élevées pour le « droit à mourir dans la dignité ». Pourtant, à l'heure actuelle, seule une poignée de pays permettent l'euthanasie active (Pays-Bas, Belgique), alors que le Canada et la Suisse autorisent le suicide assisté. Dans la même mouvance, la tendance à exposer la dépouille s'est affaiblie sous la pression de raisons écologiques : aujourd'hui, la plupart des cadavres sont incinérés (les premiers columbariums en France datent de 1889). En un mot, nous assistons à une dématérialisation du mort et à une nouvelle façon de faire le deuil par le truchement d'Internet et de montages visant la représentation du vide laissé par la personne décédée (Facebook, LinkedIn, Friendster, les micro-blogs sur Twitter, etc.). Depuis, les sociétés occidentales, orientées jusqu'au début des années 1990 sur l'accumulation des biens matériels, tendent à *neutraliser* la mort et les morts, tout en déplaçant l'ancienne ritualisation autour du défunt vers un rapport inédit au corps mort, désormais retiré de la vue des vivants et présenté par des images-photomontages montrant l'individu en vie.

Dans son article « L'immortalité : nouvelle utopie de l'ère numérique », Jean-Michel Besnier souligne que notre *immortalité* est une nouvelle utopie générée par l'ère numérique. Elle est soutenue par les avancées des nano- et biotechnologies et de l'informatique. Aujourd'hui, le « désir d'éternité » et la transformation de l'Homme en Dieu semblent être à notre portée (comme l'avait demandé la métaphysique hégélienne). Avec l'hyperpuissance de nos ordinateurs, tout peut être numérisé en suites de 0 et de 1, incluant l'humain, avec séquençage génomique, quantification biométrique, prothèses électroniques. L'homme est transformé en code-barres. La numérisation engendre une révolution métaphysique (dont rêvaient Descartes et Hegel), alors que le cyberspace nous spiritualise en nous dématérialisant — ce qui

mène à l'*homo communicans*, un touriste qui ne s'ancre nulle part, opposé à l'inertie de la mort².

De là au « Éternités numériques » de Fanny Georges, il n'y a qu'un pas. Depuis les premières annonces d'une mort en 2008 sur le RSN (réseau social numérique) Myspace, tous les réseaux ont imité cette initiative où se mêlent la stupéfaction, la surprise et l'horreur devant la « disparition » de l'être cher par des communications *post mortem*, forme de thanatopraxie numérique qui reformule le profil du défunt. Pour y arriver, on scrute les fichiers de l'ordinateur pour trouver des hypostases (« sédiments ») des activités de la personne décédée, sa partie intime, solitaire et secrète. Cette activité dépasse le stade du journal intime, se voulant une « mise en narration raisonnée » du quotidien du défunt. Ces « fouilles » se veulent la construction d'une image sans scories du défunt.

Dans ses réflexions sur la « Ritualisation du deuil en mode numérique », Laurent Jérôme se penche sur les expériences et les pratiques autochtones, prenant le contre-pied de l'enquête sophistiquée dont il vient d'être question. Toute mort — physique, psychique, biologique, sociale, culturelle ou spirituelle — est marquée par une coupure, puisque les morts et les endeuillés sont rejetés des vivants. Toutefois, pour les peuples autochtones, les rituels (repas, veillée funèbre, prières) visent à matérialiser le mort. Par opposition aux sociétés occidentales, la mort n'est qu'une étape par où passe chaque vivant, qui aspire à se joindre aux ancêtres qui participent de l'équilibre du monde.

De son côté, Marie-Frédérique Bacqué (« Vers une mort sans corps? ») revient au corps devenu une abstraction. L'être beau, athlétique et jeune occupe toujours l'avant-plan. Par contre, le cadavre abîmé et vieilli est rejeté, dévalorisé, rarement exposé à la vue. Cependant, des sites comme *Watch People Die* montrent des vidéos

² Voir à ce sujet Pierre Lévy, *World Philosophy*, Paris, Odile Jacob, 2000.

du « mourir »; ils font appel à la curiosité, surtout s'il s'agit d'un enfant mort-né ou décédé en bas âge, symbole d'un espoir et d'un avenir oblitérés.

Sur un tout autre plan, l'essai d'Agnès Giard « S'aimer dans l'autre monde : exorcismes numériques au Japon » analyse la récente série anime japonaise *Angel Beats!* écrite par Jun Maeda et créée par Seiji Kishi (2010 et 2015). Dans ce roman illustré, les morts continuent leur vie sur terre dans un monde intermédiaire, proche du purgatoire chrétien : ils doivent « s'anéantir » dans un laps de temps déterminé. L'intrigue les amène à rejeter les règlements de l'au-delà qui permettent la dissolution de l'âme. Au lieu de devenir des *bodhisattvas*³, ils cherchent à nouer une relation amoureuse avec un ou une partenaire. La raison de cette rébellion se trouve dans le nombre grandissant des célibataires au Japon, sans descendance, censée accomplir les rites funéraires dans le but d'assurer la vie dans l'autre monde. Puisque ces jeunes n'ont pas obtenu le bonheur ici-bas, ils doivent trouver l'amour auprès d'un être fantomatique⁴.

Avec « Le fantôme, cet *autre* soi qui complète », Christophe Pons nous mène sur une autre île, chrétienne, où abondent les esprits. En Islande, célèbre pour la fréquence des interactions entre les vivants et les morts, les derniers veillent sur les premiers. Par le rêve, la vision, la prière, les vivants s'assurent dans un premier temps que les ancêtres ont accepté le défunt avec bienveillance. Par la suite, les morts s'occupent des nouveau-nés; le bébé reçoit le nom du « parrain » après un an seulement. Au fil de séances de spiritisme, ses parents attendent que l'enfant présente les caractéristiques du mort qui veut qu'il porte son nom.

³« Dont la nature est l'illumination » : dans la religion bouddhiste, un sage qui a franchi les dix épreuves nécessaires pour devenir un bouddha, sauf la dernière, la sagesse (ou, selon le contexte, la compassion).

⁴Voir notre compte rendu du roman de Vincent Brault, *Le fantôme de Suzuko* (Montréal, HélioTropé, 2021), basé en partie sur les *yōkai*, esprits bien- ou malveillants dans le folklore japonais.

Sur l'hémisphère sud, la perception de la mort est différente. Dans « Mort, gouvernement et colonisation dans le Nouveau Monde », Gabriela Ramos retrace les liens associés à l'au-delà : l'espace, le corps et la tessiture sociale. Dépassant le cadre des sacrifices humains pratiqués pendant la conquête espagnole, l'auteure parle des populations des Andes et du Mexique qui s'identifient à leurs ancêtres, réels ou mythiques, garants de la continuité du groupe.

L'article « La mort et le djihadiste » de Riva Kastoryano soulève d'importantes questions sur les femmes, les hommes, morts dans un acte où le corps constitue l'arme de guerre. Comment résoudre le dilemme des autorités de l'État devant l'obligation de permettre aux familles d'honorer leurs morts alors que ces derniers ont tué des civils et se sont soutirés à la justice? Que faire de ce qui reste de leur corps? Comment éviter que les tombes des meurtriers-suicidés deviennent des lieux de pèlerinage pour ceux qui les considèrent comme des héros et des martyrs? Il s'agit d'une problématique transnationale et diasporique, puisque les jeunes djihadistes sont souvent issus de la première génération d'immigrants ayant gardé des liens avec le pays d'origine. Carolina Kobelinsky analyse pour sa part dans « Des morts en migration aux morts de la migration » le sort des victimes de la mer qui ont tenté, en vain, de fuir leur patrie pour commencer une nouvelle vie en Europe. À ces morts, comment leur rendre un hommage plus digne que de rejeter les corps à la mer (Espagne, Italie, Grèce)?

D'autres graves questions sont soulevées dans la contribution d'Élisabeth Anstett, « Pourquoi exhumer? L'anthropologie du funéraire ». Le cœur de l'étude est le *forensic turn* (« tournant médico-légal »), issu des recherches sur le sort des quelque 9 000 « disparus » argentins sous la junte militaire (1976-1983), point de départ de l'EAAF (« Équipe argentine d'anthropologie médico-légale/forensic », 1984). L'expertise de l'institution, qui a créé d'importantes banques ADN partout où des massacres massifs ont eu lieu dans le passé, a été rapidement acceptée par

d'autres États latino-américains (Guatemala, Pérou, Uruguay) et ailleurs dans le monde, comme l'Espagne (400 000 morts sous le régime franquiste, dont la moitié des non-combattants), et l'ex-Yougoslavie (300 000 morts, où les deux tiers appartiennent à la population civile), ou encore en France et en Allemagne lors de la Grande Guerre (10 millions de morts) et la Seconde Guerre (70 millions de morts, dont 50 millions de civils).

Même si plusieurs des sujets abordés dans ce recueil sont bien connus comme celui repris par Dominique Jaillard sur le rôle d'Hermès, gardien de la nuit, des portes des songes et passeur menant les morts au pré de l'Asphodèle (*Odyssée*, XXIV, v. 13), l'ensemble des études nous rappelle à quel point notre relation avec la mort et les morts a changé pendant la dernière décennie, mesurée à l'aune de la numérisation. L'un des points saillants de ce livre demeure la volonté de l'homme d'atteindre l'immortalité. Cette chimère, nous essayons de la rattraper depuis le début de la Renaissance. Que cette ambition, déjà présente dans les cultures grecque et romaine, se soit « démocratisée » dans notre *hic et nunc* au point que tout un chacun ait droit à l'immortalité par toutes sortes de subterfuges montre non seulement notre vanité mais aussi l'absurde de l'entreprise puisque nous ne savons pas ce qui nous attend après la mort. Que l'on croie ou non en l'au-delà, rappelons-nous de Pascal et de son pari : si Dieu existe, le croyant accède au paradis; dans le cas contraire, il est enfermé en enfer pour l'éternité.